



HAL
open science

Aux origines des cultural studies, Hoggart et les cultures populaires

Paul Rasse

► **To cite this version:**

Paul Rasse. Aux origines des cultural studies, Hoggart et les cultures populaires. Les sciences de l'information et de la communication à la rencontre des cultural studies, L'Harmattan, pp.53 à 76, 2009. sic_00846778

HAL Id: sic_00846778

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00846778v1

Submitted on 20 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AUX ORIGINES DES *CULTURALS STUDIES*, HOGGART ET LES CULTURES POPULAIRES

Paul Rasse¹

Publié dans : Les sciences de l'information et de la communication à la rencontre des *culturals studies*, sous la dir. de Françoise Albertini et Nicolas Pelissier, L'Harmattan, 2009, pp. 53-76.

La publication du livre de Hoggart *The uses of Literacy*² en 1957 a lancé le mouvement des études culturelles anglo-saxonnes³. En France, sa traduction, une bonne dizaine d'années plus tard, sous le titre *La culture du pauvre*⁴, a bouleversé durablement le paysage, au demeurant assez désertique, des recherches sur les cultures populaires pour lesquelles il est devenu une référence incontournable. Je me suis attaché, ici, à présenter le livre en revenant sur les pistes de recherche qu'il ouvre et en expliquant pourquoi il demeure important. Pour cela, je me suis efforcé de le situer dans l'oeuvre et la biographie de l'auteur, reprenant aussi ses publications ultérieures quand elles nous paraissent étayer et compléter le point de vue développé dans son premier livre. Et si j'ai parfois pris le risque de multiplier les citations, c'est pour donner au lecteur quelques aperçus de son talent, tout à la fois littéraire et sociologique, et, j'espère aussi, pour donner envie de lire Hoggart dans le texte.

A bonne distance, entre misérabilisme et populisme

La culture du pauvre est sans doute le premier ouvrage à donner une vraie consistance aux cultures prolétariennes suburbaines, avec un ton juste, sans les caricaturer, ni les magnifier. Jusque-là, deux grandes veines avaient occupé le terrain.

¹ Professeur des universités en Sciences de l'information et de la communication - Université de Nice - Sophia Antipolis, Directeur du Laboratoire de recherche I3M (information, milieux, médias, médiation) en sciences de l'information et de la communication EA n°3820.

² Hoggart Richard, *The use of literacy : Aspect of working-class life with special references to publication and entertainment*. Chatto and Windus, 1957.

³ Avec Raymond Williams, *Culture and Society, 1780-1950*, Harmondsworth, Penguin, 1961 et Thompson Edward. P., *The Making of the English Working Class*, Penguin Books Ltd; Édition 1991, 1^{ère} éd. 1963.

⁴ Hoggart Richard, *La culture du pauvre*, Ed. de Minuit, Collection le sens commun, 1970, 424 pages.

La première, la plus ancienne, « *misérabiliste* » pour reprendre l'expression de Grignon et Passeron⁵, avait été inaugurée par les romanciers naturalistes, à prétention réaliste, du siècle précédent. Grignon, notamment, montre comment dans leur œuvre romanesque, Flaubert ou même Zola, dans la lignée des Goncourt, n'abordent la culture du peuple que depuis leur position « ethnocentrée » de membre à part entière de la grande bourgeoisie. « *Par un effet de dominocentrisme bien visible, explique-t-il, la description s'appauvrit à mesure qu'on va des classes supérieures aux classes moyennes et des classes moyennes vers les classes populaires* »⁶. Au mieux, ces dernières servent de toile de fond à l'intrigue ; au pire, elles sont présentées dans leur vulgarité et leur dégénérescence, condamnées qu'elles sont par un environnement professionnel, mais aussi domestique et urbain forcément pathogène. Les auteurs exacerbent le trait, choisissent des personnages picaresques, bruyants et rigolards, sans autre forme d'expression que leur mauvais français, leur musique rudimentaire et leur sociabilité grotesque imprégnée d'alcool. Au final, les pauvres ne sont jamais qu'imprévoyants, violents, veules, infantiles et grossiers. « *En s'attachant à présenter les mœurs, les goûts et le parler "peuple" dans leur crudité et leur naïveté indigène, Zola les livre sans défense au jugement du goût dominant ; moins il les apprête, plus il semble en respecter l'étrangeté, l'altérité irréductible, et plus il en fait ressortir, sans avoir l'air d'y toucher, l'incongruité, l'inconscience et le ridicule au second degré.* »⁷ Et que dire encore de Maupassant ou de Flaubert quand ils s'intéressent au monde rural pour décrire le paysan : toujours cupide, à gratter partout où il peut pour son existence, abruti de labeur, de pauvreté et d'ignorance. La description des situations sociales, des corps, du vêtement, des lieux de vie, le vocabulaire sommaire, les expressions argotiques citées çà et là pour rendre le sujet plus réel, sont mis en abyme, au regard de la subtilité des mœurs et des modes de vie raffinés, aristocratiques ou simplement bourgeois.

La seconde veine, plus récente, est due au regard des ethnologues. Ils ont commencé par s'intéresser aux peuples primitifs, exotiques, demeurés à l'état sauvage, au plus loin d'eux-mêmes, qu'ils sont allés chercher au bout du monde, en adoptant, cette fois, une approche radicalement différente. A l'inverse des précédents, ils se sont efforcés d'élucider ces cultures en les étudiant de l'intérieur, longuement, avec empathie et bienveillance. Ils les ont réhabilitées en montrant leur force et leur créativité, notamment quand elles permettaient à

⁵ Grignon Claude, Passeron Jean-Claude, *Le savant et le populaire, misérabilisme et populisme en sociologie et littérature*. Gallimard, Le Seuil, 1989.

⁶ Grignon Claude « Composition romanesque et construction sociologique », In Grignon Claude, Passeron Jean-Claude, op. cit., p. 209.

⁷ *idem*, pp. 223-224.

des communautés humaines de vivre dans les milieux naturels les plus hostiles (déserts, forêt amazonienne, zones arctiques...). Dans une perspective relativiste, ils ont montré que chacune était digne d'intérêt, qu'il fallait non seulement les décrire, mais encore s'efforcer de les saisir dans leur complexité, sans jamais chercher à les hiérarchiser.

La transposition de cette attitude aux terrains des pays occidentaux a conduit les « folkloristes » en quête de cultures authentiques à s'intéresser au monde rural, là où, du fait de son isolement relatif, il était resté en marge des mutations qui l'affectaient partout ailleurs avec l'essor des nouveaux moyens de transport économiques et réguliers qu'étaient le train, les steamers à vapeur et un peu plus tard l'automobile⁸. Ils en ont oublié que ces cultures, si elles s'étaient elles aussi épanouies dans les replis de systèmes quasi-autarciques, n'avaient pour autant jamais été complètement autonomes, ni totalement isolées, ni totalement immobiles. Et cette attitude les a amenés à ignorer le fait qu'elles s'étaient développées à partir d'emprunts, mais surtout dans des rapports politiques et religieux de domination accordant tous les moyens à la culture légitime des élites aristocratiques et ecclésiastiques, puis bourgeoises. La « déontologie relativiste », pour reprendre l'expression de Grignon et Passeron, a conduit les ethnologues aux dérivés du « populisme », à survaloriser le contenu, à idéaliser des restes exsangues et délabrés des cultures rurales, renouant en cela avec une autre tradition littéraire, celle du romantisme nostalgique du temps jadis, rêvant d'un bon peuple bonifié par le travail, aux prises avec une nature saine, abondante et évidente⁹. Elle a surtout conduit les ethnologues à refuser de s'intéresser aux nouvelles cultures urbaines, celles de masses industrielles et prolétarisées, en arguant, comme Van Gennep¹⁰, qu'elles n'existaient pas, ou seulement à l'état d'ersatz, de restes acculturés, emportés avec elles dans leur maigre bagages par les populations contraintes d'émigrer en ville. « *Par rapport au folklore rural et maritime, le folklore ouvrier est relativement pauvre, et d'autant plus qu'ici, la Révolution, par la suppression des confréries et des corporations, a déterminé une scission définitive. Si des familles ouvrières se conforment à des traditions cérémonielles, si des ouvriers font appel à des rebouteurs, si dans des ateliers on chante de vraies chansons populaires, si les cortèges et les divertissements des ouvriers présentent les mêmes caractères extérieurs que les*

⁸ Rasse Paul, *La rencontre des mondes : anthropologie culturelle de la communication*, Paris, Armand Colin, 2006 dans la collection Sociétales. Weber Eugen, *La fin des terroirs, La modernisation de la France rurale, 1870-1914*, Paris, Fayard, 1998.

⁹ Voir aussi Pasquier Dominique, La « culture populaire » à l'épreuve des débats sociologiques, *Hermès* 42, 200, p. 69 et suivantes

¹⁰ Van Gennep Arnold, *Le folklore français, Du berceau à la tombe. Cycles de carnaval, carême et de Pâques*, Robert Laffont, 1998 (1^{ère} édition 1943).

cortèges religieux et les jeux municipaux plus anciens, c'est par une adaptation normale d'habitudes traditionnelles à des buts nouveaux, ou par invention autonome selon des normes universelles, mais non pas spécifiquement ouvrières »¹¹. Pour Van Gennep, l'exode rural, l'urbanisation, l'essor d'un monde dominé par l'universalisme technique sonne le glas des cultures populaires. « *Le fait essentiel est que, dans le travail industriel fondé sur les sciences mathématiques, mécaniques et physico-chimiques, il ne peut pas être fait appel à la magie, ni au raisonnement analogique, ni au raisonnement par participation avec sa concomitante, le symbolisme. Aucun ouvrier ne s'imaginerait qu'une incantation magique puisse faire marcher une machine-outil.* »¹²

De ce point de vue, l'apport d'Hoggart est double. D'une part, il est le premier à s'intéresser aux cultures populaires urbaines du monde ouvrier, d'autre part il réussit à les décrire méticuleusement, en évitant les dérives tout à la fois du populisme et du misérabilisme. Il faut dire qu'il vient de ce monde-là. Orphelin à sept ans, il a été élevé par une tante dans les faubourgs de Leeds, avant d'obtenir une bourse (probablement, dit-il, la seule pour un district de 30 000 habitants) qui lui permet d'aller au lycée et de gravir un à un les échelons qui l'ont conduit à une carrière universitaire, puis à l'Unesco dont il deviendra l'un des conseillers culturels.

Hoggart n'est pas un anthropologue, il a suivi des études de lettres, il use de son talent littéraire pour amener le lecteur à partager son regard. Et cependant, ainsi que le défend Passeron, « *ce qu'il y a de littéraire dans l'écriture d'Hoggart n'altère jamais le prosaïsme et la clarté qu'exige le contrôle de la "véridicité" des assertions, but laborieux de toute analyse sociologique qui se réclame d'une méthode scientifique* »¹³. Son point de vue est avant tout autobiographique ; néanmoins il maintient son sujet à distance pour l'aborder de l'extérieur, depuis ce qu'il est devenu, sans jamais oublier de prendre en considération sa position sociale, ce que sa situation et son histoire, au moment où il écrit, le porte à voir. Quand il émet des jugements de valeur, négatifs ou positifs, il s'agit bien dit-il « *de son équation personnelle* », mais d'ajouter, qu'il la fait reposer chaque fois que cela est possible sur l'analyse de faits précis qu'il donne à voir au lecteur¹⁴. « *C'est un maître de la description argumentée* », écrit encore Passeron à son sujet, frappé qu'il est par « *la cohérence théorique de ses hypothèses*

¹¹ Van Gennep Arnold, op. cit., p.53.

¹² *ibidem*

¹³ Passeron Jean-Claude, Passeron Jean-Claude, Portrait de Richard Hoggart en sociologue, *Enquête, Cahiers du CERCOM*, EHESS/CNRS, N° 8, 1993, pp.79-111. *Enquête, Cahiers du CERCOM*, EHESS/CNRS, N° 8, 1993, pp.79-111.

¹⁴ Hoggart Richard, op. cit. p. 379 (voir notamment la note de bas de page).

interprétatives » qui en arrière-plan imprègne les détails plus concrets qu'il donne à voir au premier plan¹⁵. Hoggart se souvient ; il décrit méticuleusement son milieu d'origine, un milieu dont il s'est progressivement exclu, au fur et à mesure qu'il avançait dans ses études. Comme la plupart des enfants des milieux populaires, il a dû apprendre à faire ses devoirs scolaires sur un coin de table de la cuisine ou du living-room, dans le brouhaha de la vie quotidienne auquel s'ajoutaient la télévision ou la radio allumées en permanence, obligé de s'abstraire pour se concentrer sur ses cours. « *Je me sens à la fois proche et éloigné de ma classe d'origine* », écrit-il dans les années cinquante alors qu'il rédige *La culture du pauvre*, comme il continuera par ailleurs toujours à se sentir différent des héritiers, de ceux qui sont nés et ont grandi dans les milieux aisés et cultivés¹⁶. Et cette mise à distance douloureuse, sur laquelle nous reviendrons plus loin, lui permet de porter un regard neutre, sans complaisance ni condescendance sur le milieu culturel de son enfance. Son approche est loin de l'histoire événementielle du mouvement ouvrier dont les effets sur les conditions de vie prolétariennes sont incontestables, mais qui, à cette époque et dans ces milieux-là, n'était que l'apanage d'une minorité.

Une culture de pauvreté hédonique et centrée sur le foyer

« *J'ai été élevé dans la maison de ma grand-mère, se souvient-il bien des années plus tard en 1994, là il n'y avait pas d'argent et pas de livres, absolument aucun livre. C'était une maison extrêmement triste, où il y avait toujours des disputes, avec un oncle qui était presque toujours saoul ; qui avait bon cœur, qui était bonne pâte, mais toujours saoul. Et une tante qui était terriblement refoulée. Et une autre tante qui elle aussi avait bon cœur ; et la grand-mère qui avait quatre-vingt ans, gentille mais complètement dépassée par la vie*¹⁷. » Et cependant les milieux qu'il décrit sont chaleureux et plein d'affection, et « *de haine aussi* » ajoute-t-il.

Son analyse de la culture populaire s'organise à partir du foyer qui abrite des familles fréquemment élargies par les liens de solidarité inter et intra-générationnels. En fin de vie, les grands-parents reviennent fréquemment habiter chez les enfants ; quand aux célibataires, ils restent avec un frère ou une sœur. On n'abandonne jamais les enfants orphelins à l'asile ; il y

¹⁵ Passeron Jean-Claude, Portrait de Richard Hoggart en sociologue, op. cit. pp.79-111.

¹⁶ *idem*, p. 42

¹⁷ Hoggart Richard, Writing about People and Places (les mots, les gens, les lieux). In *Richard Hoggart in France*, Ed. BPI Centre Georges Pompidou, 1999, p. 61.

a toujours un oncle ou une tante pour les recueillir, leur faire une place, quitte à se serrer davantage encore dans un logement déjà exigü. Pour que la famille existe, il faut maintenir coûte que coûte, en dépit de la précarité des conditions d'existence, une unité économiquement viable qui protège ses membres et leur permette, chaque fois que cela est possible, d'arracher à ce triste univers des moments de plaisir, à défaut de bonheur.

Le foyer organise la description. « *Si je m'en remets à mes souvenirs, je puis dire qu'une salle de séjour doit, pour être agréable au goût populaire, procurer trois satisfactions essentielles : l'intimité du groupe restreint, la chaleur humaine, et la bonne chère ...* »¹⁸. Les repas occupent une place importante dans les préoccupations et les satisfactions des classes populaires. Ils sont copieux mais généralement peu équilibrés ; la nourriture doit tenir au corps, « *être relevée* », c'est-à-dire être agrémentée de sauces, mayonnaises et moutardes aromatisées. Riche en protéines, elle doit « *caler l'estomac* » du travailleur de force, à base de ragoûts, ou les jours de fêtes et dès que le budget le permet, de fritures de viande (côtelettes, rognons, steaks, boudins, saucisses, saucissons, andouilles, queues de bœuf, foie, pieds de porc) et de pommes de terre. Le poisson frit se consomme plus fréquemment à l'extérieur, acheté à des baraques spécialisées, les jours de sortie exceptionnelle dans les parcs d'attraction ou, plus exceptionnellement encore, lors des voyage en bus jusqu'à la mer. Car on ne va pas au restaurant dont la cuisine est réputée frelatée, alors que, comme tous le proclament, celle de la mère est forcément supérieure à toutes les autres ! Une façon de rationaliser l'impossibilité financière de les fréquenter¹⁹.

Un salaire, généralement celui du père et parfois celui de la mère quand elle travaille à temps partiel ou que le père est décédé, assure le revenu de la maisonnée. Il est perçu en argent liquide, chaque fin de semaine. Le père en garde une partie plus ou moins importante pour lui, pour aller au bistrot, assister à un match de foot ou pour miser sur les courses de lévrier. L'autre partie passe sous le contrôle absolu de la mère qui a la charge d'assumer toutes les dépenses du foyer. Dans les premiers chapitres de *La culture du pauvre*, Hoggart décrit longuement les mécanismes d'une économie sociale de pauvreté, chaotique, toujours à la dérive, toujours à la merci du chômage, de la maladie, des accidents de la vie, dans l'impossibilité de se projeter au-delà des fins de semaine. L'économie du quartier fonctionne au rythme des paies hebdomadaires. Le samedi est le jour où l'on va rembourser tout ou partie de ses dettes chez l'épicier, le boulanger, le boucher... où l'on place quelques shillings chez

¹⁸ Hoggart Richard, *La culture du pauvre*, op. cit., p. 68.

¹⁹ *idem*, p. 70 et suivantes

une voisine dans la perspective d'acquérir plus tard un meuble ou un appareil ménager bon marché choisi sur catalogue. C'est le jour où les courtiers passent de maison en maison pour prélever les loyers ou les cotisations d'assurances, réglées elles aussi hebdomadairement. Et le quartier bruisse de ces échanges à base de micro-crédit et de dettes plus ou moins lourdes en fonction de la santé financière des foyers.

L'économie de pauvreté a pour contrepartie une quête non pas du bonheur – inaccessible dans la mesure où il exige de disposer de temps, de pouvoir se projeter à long terme – mais du plaisir, de quelques moments de menus plaisirs, futiles et temporaires qui engagent souvent des dépenses inconsidérées, quitte à s'enfoncer un peu plus dans les dettes. Hoggart analyse ce gaspillage, cette imprévoyance, qui a toujours exaspéré les classes sociales aisées autant qu'elle désespérait les bonnes volontés en quête de rédemption, comme le refus de se laisser écraser par sa condition.

Les enfants et les adolescents, au centre du foyer familial, bénéficient les premiers de cette prodigalité. Ils sont choyés, sans cesse amusés, promenés dans des landaus tape-à-l'œil, gâtés de cadeaux occasionnant des dépenses disproportionnées au regard de l'économie familiale, gavés de friandises jusqu'à en être malades, puis soignés avec des médicaments hors de prix. Et cela continue à l'adolescence, jusqu'au mariage. Les jeunes doivent en profiter avant qu'il ne soit trop tard, après ils auront « *toute la vie pour trimer* »²⁰. Ils aident rarement aux tâches ménagères. On leur laisse utiliser comme argent de poche tout ce qu'ils peuvent gagner pendant leur temps libre, et plus tard leurs premiers salaires même si ils sont relativement élevés. « *Les filles des classes populaires connaissent une brève période d'épanouissement et de liberté, une parenthèse de quelques années durant lesquelles elles n'ont pas de responsabilité et un peu d'argent ...* »²¹. « *Elles se laissent donc aller à toutes les rêveries de l'adolescence* », vont voir des comédies musicales ou des drames romanesques, « *se délectent d'histoire d'amour de pacotille* »²², achètent et lisent des romans photos, la presse *people*, la littérature de gare. Il faut ajouter qu'à cette époque dans les milieux populaires, les relations sexuelles sont précoces, bien plus qu'elles ne le sont dans les classes sociales plus aisées, bien plus libres aussi, puisque avant le mariage, garçons et filles ont

²⁰ *idem*, p. 91.

²¹ *idem*, p. 88.

²² *idem*, p. 87.

généralement de multiples aventures. Les jeunes sortent souvent, plusieurs fois par semaine, vont au café, dans les *milk-bars*, au cinéma, en boîte de nuit, s'habillent, consomment.²³

La liberté de sortie, les soirées entre amis, le plaisir d'accéder à la consommation futile de biens culturels de pacotille, illégitimes mais plaisants, cessent avec le mariage qui marque le début des difficultés financières. Mais cette perspective inéluctable, note Hoggart, est acceptée d'emblée par presque tous, notamment par les jeunes filles. « *Si l'on ne rencontre presque jamais chez les femmes du peuple une nostalgie douloureuse de la liberté perdue, c'est qu'elles n'ont jamais pensé que l'adolescence fut autre chose qu'une récréation ...* »²⁴. Une fois refermée la parenthèse enchantée, les milieux populaires reviennent facilement aux attitudes traditionnelles de leur classe. Après la frivolité licite de l'adolescence, après l'époque consacrée à la recherche de partenaires, à rêver d'une autre existence, de rencontres amoureuses qui leur permettraient d'échapper à leur condition, les jeunes générations retrouvent assez vite le rythme et le mode de vie de leurs aînés. « *Plus je vieillis, plus je ressemble à ma mère* », lui disait souvent sa tante quadragénaire²⁵.

Une des caractéristiques des milieux populaires, c'est que les mères vieillissent vite. « *A trente ans, après deux ou trois grossesses, elle a généralement perdu tout attrait sexuel. Entre trente cinq et quarante ans, elle devient cette silhouette informe que toute la famille appelle "Mam"* ». Et d'ajouter, « *Dans les grandes occasions, il lui arrive encore de s'enduire d'une couche de fard qui donne à son visage peu préparé au maquillage une vague ressemblance avec celui d'un clown : c'est le visage de la mère de famille endimanchée que les bourgeois trouvent "vulgaire" lorsqu'ils croisent une famille ouvrière en vacances* »²⁶. Loin d'une idéalisation populiste, le ton de Hoggart est cru, sans condescendance, ni jugement moral. Il se défend de vouloir être « politiquement correct » ; il le dira plus tard, il voulait trouver les mots justes, ne pas être « *corny* », mièvre, pour parler de cette culture²⁷.

²³ Les enquêtes de Donnat et de Cogneau sur les pratiques culturelles des Français dans les années 1980 révèlent la même attitude chez tous les jeunes, quelles que soient leurs classes sociales. À la différence que dans les milieux populaires, ce qu'il appelle la « culture de sortie » est surtout caractérisée par le fait qu'elle dure peu ; elle cesse avec la mise en ménage et la venue des premiers enfants, alors que pour les catégories les plus aisées, même si elle se tasse, elle perdure pendant toute l'existence. Donnat Olivier, Cogneau Denis, *Les Pratiques culturelles des français 1973-1989*, Paris, La Découverte / La Documentation française, 1990. Donnat Olivier, *Les Français face à la culture, de l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, La Découverte, 1994.

²⁴ Hoggart Richard, *La culture du Pauvre*, op. cit. p. 90.

²⁵ *idem* p. 89.

²⁶ *idem* p. 82.

²⁷ Hoggart Richard, *Hoggart en France*, op. cit., p. 65.

Mais derrière le ton sans concession, Hoggart trouve les mots nécessaires pour réhabiliter la femme-mère, donner du sens à son rôle et rendre sa vie supportable. Certaines ménagères s'aigrissent, ajoute-il, mais pour la plupart, les charges domestiques deviennent vite une routine dans laquelle elles excellent. Plus rien n'existe : « *le train-train de la vie familiale absorbe leurs énergies et exclut toute attention accordée à leur propre personne. Subsiste seulement, à peine formulé, l'orgueil de savoir que tant de choses dépendent d'elles. Ce sentiment suffit souvent à transformer la jeune femme la plus dénuée de charme et la plus ordinaire en une femme accomplie qui, vers le milieu de son âge, dispense au sein du foyer et de la famille une "présence" rayonnante. A sa manière, elle est souvent assez heureuse de son sort : le mari peut bien être " le maître ", elle ne se laisse pas marcher sur les pieds ; toute la famille reconnaît le mérite et la valeur d'une " bonne mère".* »²⁸

Une fois en ménage, l'épouse ne sort plus beaucoup tandis que le mari continue occasionnellement de retrouver ses copains au café, de fréquenter un club, de supporter les matchs de foot. Mais, ajoute Hoggart, « *rester chez soi est encore aujourd'hui une façon la plus fréquente d'utiliser ses loisirs* ». Là encore, la description est sans concession ; elle donne du sens à ces pratiques culturelles, se gardant bien de les magnifier, en montre comment elles participent d'un ensemble cohérent qui lie les modes de vies, les valeurs, les aspirations existentielles, les stratégies de survie dans un contexte donné. Bref ; il étudie les éléments constitutif de la culture au sens élargi où l'entendent les anthropologues.

Esthétique et pauvreté de la culture industrielle de masse

Hoggart consacre une partie importante de son ouvrage à la consommation des biens produits en masse, pour les classes populaires, par les industries culturelles alors en plein essor. Dans les années cinquante, cela passe encore essentiellement par l'édition de livres d'évasion bon marché et de journaux à grand tirage, ce qu'il appelle "la littérature moderne de divertissement" qui se différencie de la littérature populaire traditionnelle par l'accélération du mouvement, des articles toujours moins longs, plus illustrés, un style plus enlevé et l'absence de moralité apparente, qui est surtout l'absence de références aux valeurs morales de la génération précédente. « *La famille toute entière lit un hebdomadaire "moderne" (et on déclarera volontiers qu'on ne l'achète que pour les blagues), le père lit un quotidien populaire et une revue "traditionnelle" ; la mère, une revue féminine de type traditionnel et*

²⁸ Hoggart Richard, *La culture du pauvre*, op. cit., pp. 86-87.

un magazine moderne sur papier couché ; la grande fille, un autre magazine féminin de style moderne ; le garçon, un illustré d'histoires de gangsters, les deux ou trois journaux du dimanche de la famille et il donne parfois un coup d'œil au quotidien. »²⁹ Le titre anglais de son livre y fait d'ailleurs explicitement référence : *The uses of Literacy* ou les usages de la littérature par les classes populaires. Il expliquera plus tard que son premier titre était *The abuses of Literacy* (les dangers ou abus de la littérature) mais que son éditeur, sur les conseils d'un avocat, l'avait exhorté à y renoncer, craignant que l'ambiguïté du mot du jeu de mot n'entraîne un procès de la part des grands groupes de presse³⁰. Il dit qu'il voulait dénoncer les dérives de la lecture populaire, quand après des siècles d'effort militant pour alphabétiser le peuple, ce sont les "marchands de soupe" qui occupent le terrain.

Sa prise de position s'arrête là. Il se contente de décrire comment le peuple la consomme et comment les stratégies marketing jouent avec la tendance hédonique des cultures populaires, à savoir prendre du bon temps quand cela est possible, quitte à obérer l'avenir, sans doute justement parce qu'il n'y a pas d'avenir. Et cela conduit, explique Hoggart, à une certaine tolérance : chacun est libre d'occuper ses loisirs comme il l'entend – « *de se la couler douce* », et se « *laisser aller* », même si cela paraît bizarre, tout se vaut « *si ça vous amuse ou si vous pouvez vous le payer* », « *il faut bien vivre, vous en feriez autant à sa place* » – du moment que ça ne fait de mal à personne et que ça ne remet pas en question la cohésion du groupe. Car, « *si le groupe est un foyer de chaleur humaine et si la fraternité qu'il suscite permet de surmonter les difficultés de l'existence, il est aussi le lieu d'apparition d'une répression parfois brutale à l'égard de ceux qui, en son sein, sont portés à remettre ses valeurs en question* ». ³¹ Sans doute en a-t-il fait l'expérience, tiraillé qu'il était entre deux cultures.

Hoggart décrit longuement comment les industries culturelles excellent pour satisfaire les goûts et le plaisir des classes populaires, pour provoquer son envie. Les livres à grand tirage sont écrits par une armée de nègres anonymes, à l'exception de quelques célébrités, publiant sous plusieurs pseudonymes, rémunérés au forfait, par millier de mots, livrant quatre à douze titres par an. « *Les auteurs à succès ne sont pas des fabricants cyniques, mais doivent croire à ce qu'ils font pour répondre sans jamais se tromper à la demande du public* ». ³² Nombre d'entre eux sont issus des milieux populaires, ce qui leur permet de connaître leur

²⁹ *idem*, p. 297.

³⁰ Passeron Jean-Claude, Présentation de Marseille à Richard Hoggart et vice-versa, In : *Hoggart en France*, op. cit., p.56

³¹ Hoggart Richard, *La culture du pauvre*, op. cit., pp. 230-231.

³² *idem* pp. 264-265.

public, d'avoir la même musique, disent-ils, d'épouser ses attentes. Boursiers comme Hoggart, ils ont réussi à se faire une place dans l'édition parce qu'ils ont le « *don du baratin* ». Ils n'ont pas de projet artistique, ni l'ambition de produire une œuvre personnelle ; ils se contentent — non sans habileté et une certaine créativité, explique-t-il — d'alimenter l'imaginaire populaire, « *de donner quelque consistance au rêve éveillé du lecteur ... de fixer les images que le lecteur est incapable de retenir dans le flux mouvant de ses rêves ou de ses rêveries.* »³³ Il leur faut produire un contenu stéréotypé pour ne pas choquer les habitudes du public et, en même temps, ils doivent se renouveler, innover pour ne pas le lasser et se démarquer de la concurrence. Aussi la publicité pour les magazines annonce-t-elle sans cesse de la nouveauté « *comme le lecteur n'en a jamais lu !* ». Car « *rédacteurs en chef, journalistes et managers de journaux ne peuvent se permettre de relâcher un seul instant leur effort pour rester au goût du jour s'ils veulent maintenir leur publication dans le peloton de tête.* » La contrainte fixée aux écrivains d'accrocher le lecteur et de le garder comme client, à la différence de la presse des classes aisées qui se peut se permettre d'être ennuyeuse puisqu'elle est lue pour d'autres raisons, n'empêche pas certaines formes de création. Il faut être dans le vent, autrement dit, se couler dans les exigences esthétiques du moment, jouer de son talent d'auteur pour inventer et approfondir les tendances à l'œuvre.

Sans doute pourrait-on faire l'histoire esthétique de cet art populaire. Hoggart ne va pas jusque-là, mais il décortique les photos de *pin-up* qui décoorent les chambres de soldat et les cabines de camion, il montre comment les photographes s'efforcent de renouveler le point de vue tout en restant soigneusement dans les limites autorisées par la censure³⁴. « *Ce genre pictural peut être retenu comme le plus typique de l'art à grande diffusion en ce milieu du XXe siècle. Si les photographies les plus anciennes étaient assez simples et "plates" (une paire de jambes, un corps en maillot de bain, comme on en voit encore dans les revues traditionnelles), les rédacteurs en chef les trouvent aujourd'hui bien trop "tartes" pour leurs magazines modernes.* » Aussi s'efforcent-ils de renouveler le genre. « *Le photographe se couche par terre et prend sa photo par en dessous ; ou bien il grimpera sur un escabeau pour obtenir une vue plongeante sur l'épaule droite de la fille. On peut aussi faire monter le modèle sur une échelle, lui faire montrer un minois timide par l'entrebâillement d'une chambre à coucher ou lui dire de tenir un chandelier qu'elle accompagnera d'un regard suggestif.* » ... « *Il faut chaque semaine fournir au public quelque chose de meilleur et faire*

³³ *idem* pp. 266-267.

³⁴ *idem* p. 171

*mieux que les publications concurrentes... »*³⁵. Et ainsi d'explorer, d'inventer et de décliner tous les effets de vêtement, de posture, d'angle de prise de vue possibles.

Ainsi, Hoggart analyse les stratégies des revues familiales bon marchés pour garder et élargir leur lectorat : les gros titres, le raccourcissement du format des articles, la multiplication des encadrés courts qui donnent du monde « *une vision fragmentaire, kaléidoscopique* »³⁶, la tendance *people* à raconter les potins de la télévision ou de la vie sentimentale des stars du cinéma. Il évoque encore l'effet de « reclassement » qui impose les nouveaux médias du moment, la radio surtout (à l'époque où écrit Hoggart, la télévision n'a pas encore conquis les milieux populaires). Comme ils diffusent l'information bien plus rapidement que la presse et surtout que les hebdomadaires, ces derniers doivent revisiter les événements marquants, non pour les resituer dans un contexte, ce qui imposerait des analyses jugées trop longues pour ce lectorat, mais en le pimantant dans des versions plus palpitantes, scandaleuses ou érotiques.

Au final, l'auteur de *La culture du pauvre* s'attache à montrer que cette littérature modifie peu les mentalités et les habitudes du lectorat populaire. L'irréalité des contenus, le factice des photos de *pin-up*, la fumée sans feu des scandales, la tendance à l'atomisation de l'information, les descriptions crépusculaires de lieux improbables, l'enchaînement illusoire des événements, confrontés à son bon sens, conduisent le lecteur à relativiser cette littérature, comme le suggèrent certaines expressions populaires : « *c'est un passe-temps* », « *ça vous fait oublier le reste* », « *ça vous sort de vous-mêmes* », « *ça vous change un peu, quoi !* ». Hoggart insiste, il le dit : « *c'est un leitmotiv* ». La capacité de résistance des gens du peuple tient à la séparation qu'ils font des deux univers dans lesquels ils vivent : le monde du foyer, leur quartier et celui des autres, à l'extérieur ; réel ou factice peu importe, il est de toutes façons si loin du leur.

Le livre de Hoggart sera traduit et publié en France dix ans après sa parution en Angleterre, dans une collection les plus prestigieuses des Editions de Minuit, dirigée par Bourdieu ; il est préfacé par Passeron qui a bataillé pour l'imposer à l'éditeur. En France, il rencontre un certain succès alors que paradoxalement en Grande-Bretagne, il sera assez vite considéré comme dépassé par ceux-là mêmes dont il a lancé le mouvement des *Cultural Studies*, en créant le Centre des études culturelles contemporaines à l'Université de Birmingham, dans les années soixante. On lui reproche certaines de ses analyses jugées

³⁵ *idem* p. 270

³⁶ *idem* p. 273

réactionnaires, quand il critique, malgré lui, les mauvais usages de la littérature et l'influence grandissante des modèles nord-américains alors que, d'après ses détracteurs, se dessinent de nouvelles configurations sociales qui constitueront les sujets phares des nouvelles études culturelles.

Lui déplore la disparition de la classe ouvrière laborieuse, sa mutation en une armée industrielle de réserve au sens où l'entendait Marx. Il est vrai qu'on est à la fin du XXe siècle et que la crise industrielle qui débute dans les années soixante-dix va conduire ce monde-là à la casse. Ajoutons qu'à cette période, Hoggart est en France, à l'Unesco, occupé à autre chose et sans doute peu soucieux de défendre son point de vue. Plus incidemment et plus profondément sans doute, on l'oppose à Roland Barthes qui vient de publier *Mythologies*³⁷ et connaît un immense succès dans les milieux intellectuels anglais. « *Il est devenu normal de placer Barthes aux côtés de Hoggart, écrit Rigby, et cela dans le but de démontrer que Hoggart symbolise le passé de cette discipline et Barthes le futur.* »³⁸

Et McGuigan d'enfoncer le clou, « *Lire The Uses of Literacy aujourd'hui paraît moins audacieux que de lire Mythologies de Barthes, publié la même année en France. Grâce à sa méthode sémiologique, associée à la critique d'une idéologie, Barthes livre une série d'essais brillants sur les codes du catch, de la photographie de presse, du cinéma et ainsi de suite. Ces essais démythifient les ruses qui cherchent à présenter comme authentique la culture populaire de masse, tout en échappant, avec bonheur, au prosaïsme qui caractérise les débats sur la culture de masse. En comparaison, le ton de Hoggart fait penser à celui d'un "prêtre laïc qui puiserait sa légitimité dans ses origines modestes, sa condition d'élève boursier et le style péremptoire d'un Leavis"* ». ³⁹

Effectivement, le point de vue esthétique et sémiologique, le style tout à la fois baroque et savant de Barthes s'opposent radicalement à celui de Hoggart, laborieux, autobiographique, prosaïque et ethnographique. Barthes enseigne à l'École pratique des hautes études (EPHE), il sera bientôt au Collège de France ; il est "en haut", il a toujours été "en haut" ; il surplombe son sujet, analyse avec panache des objets prosaïques, caractéristiques des nouveaux styles de vie qu'il esthétise. Hoggart vient d'« en bas » ;

³⁷ Barthes Roland, *Mythologies*, Le Seuil, 1970

³⁸ Brian Rigby, *"Popular Culture" in France and England : the French Translation of Richard Hoggart's The uses of Literacy*. Edition The University of Hull Press, 1974. Traduction française publiée dans *Richard Hoggart en France*, op. cit., pp. 146-147.

³⁹ McGuigan J., *Cultural Populism*, London, Routledge, 1992, p. 49-50, cité par Rigby B., op. cit. p. 147.

NB : Frank Raymond Leavis, (1895-1977), était un critique littéraire britannique appartenant au mouvement de la « Nouvelle critique » de Cambridge.

toujours il porte avec lui ses origines qui l'engluent, même lorsqu'il progresse dans la hiérarchie sociale ; il n'en demeure pas moins différent. Lorsqu'il écrit *The Uses of Literacy* entre 1950 et 1956, il a déjà un statut universitaire comme assistant à l'Université de Hull, mais pas dans l'Université elle-même, pas dans un département légitime : il est affecté à la formation professionnelle "hors les murs". Désolé de cette classe ouvrière dont il est issu, il porte sur elle un regard rédempteur et en même temps, il regrette de ne pas y trouver de rédemption, d'où le titre anglais de son livre et cette phrase désabusée de G.M. Travelyan à laquelle il pense lorsqu'il donne son premier cours de formation professionnelle et dont il se souvient des années plus tard, alors au sommet de sa notoriété (une notoriété toute relative ne serait-ce qu'au regard de celle de Barthes). « *La scolarisation a produit une vaste population capable de lire, mais incapable de se saisir de ce qui vaut la peine d'être lu.* »⁴⁰. Et de conclure « *Lessing écrivant au siècle dernier "nous ne devons pas accepter le renoncement des pauvres", je crois qu'il ne pensait pas seulement à la renonciation matérielle, mais aussi à la démission intellectuelle...* »⁴¹.

Mal-être de la promotion sociale

Dans les derniers chapitres de *La culture du pauvre*, plus encore que dans 33, *Newport Street, autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*⁴², Hoggart analyse sa condition de transfuge, soulignant moins les difficultés de l'ascension sociale que le malaise inaltérable qui en résulte, de ne plus appartenir à sa classe d'origine et de ne pas parvenir à s'intégrer, à être réellement à l'aise dans le groupe des élites même quand il y a fait sa place. Le récit est douloureux, pathétique, tout à la fois fort et émouvant. Il raconte comment les bons élèves doivent progressivement s'exclure de la famille et de la bande d'amis pour évoluer et remplir la destinée qui leur a été assignée par ce milieu, à partir du moment où, à l'école du quartier, ils se distinguent aux yeux des parents et à ceux des enseignants comme d'excellents élèves. Ils leur faut apprendre à s'abstraire de l'ambiance chaleureuse qui règne à la cuisine ou au living-room, à s'isoler mentalement pour faire leur devoir tout en restant là, sans même penser à s'aménager un espace à soi dans une autre chambre (l'hiver elles ne sont pas chauffées et l'été cela ne vient pas à l'esprit). Il raconte

⁴⁰ Hoggart Richard, *The Abuses of Literacy* (ou les dangers de la lecture), conférence présentée devant la Royal Society le 16 mars 1994. Traduction française parue in *Richard Hoggart en France*, op. cit., p. 113.

⁴¹ *idem*, p. 122.

⁴² Hoggart Richard, *33 Newport Street, autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises* Gallimard, Le Seuil, 1991, paru en langue anglaise sous le titre *A Local Habitation*, 1988, 288 p.

encore comment ils sont contraints de se marginaliser, de n'être plus que membre à temps partiel de la bande de copains qui a l'habitude de se retrouver régulièrement sous un des lampadaires du quartier, car il faut toujours rentrer faire ses devoirs⁴³. Le père et les frères du boursier vivent dehors, dans le monde des hommes ; le boursier, lui, reste à l'intérieur, dans celui des femmes. Il vit écartelé entre deux mondes, celui de l'école et celui du foyer qui n'ont presque rien de commun. « *Il suffit de penser à ses lectures : il voit chez lui des magazines — il les lit d'ailleurs attentivement — dont on ne parle jamais à l'école.* »⁴⁴

Sa famille elle-même lui réserve un statut d'élus, lui fixe une mission, celle d'incarner la réussite, de faire sa fierté, en même temps qu'imperceptiblement elle renonce à lui, à ce qu'il soit vraiment, au quotidien, dans la vie de tous les jours, un des siens. Puis progressivement, il va s'éloigner de sa classe d'origine, traverser la rue, passer la frontière du quartier, accéder à l'autre monde. Il le fait avec la culpabilité d'avoir eu honte de ses origines, « *de l'entrée remarquée de ses parents endimanchés dans la salle des fêtes le jour de la distribution des prix* »⁴⁵. Mal à l'aise parce qu'il vit maintenant entre deux mondes tellement différents au plan des valeurs, des habitudes, de la politesse, des références culturelles, et que ce qu'il apprend à l'école n'a aucune efficacité, ne trouve jamais aucun prolongement dans son milieu familial.

Plus que nul autre obsédé par la réussite scolaire, « *le boursier reste soumis à la hantise de bien faire et même de se faire bien voir du professeur après avoir su plaire à l'instituteur* ». Il se met à accorder une importance démesurée aux connaissances encyclopédiques, aux idées scolaires. En fait, il apprend « *à enregistrer des connaissances plutôt qu'à les manipuler* »⁴⁶. La vie devient une interminable course d'obstacles que représentent les examens. Il doit se soumettre aux injonctions des enseignants, apprendre à leur plaire, se couler docilement dans leur savoir et « *il ne découvre jamais une œuvre pour elle-même mais seulement parce qu'elle est payante à l'examen. Il ne réagit qu'aux stimuli scolaires, un peu comme un cheval de trait que ses œillères empêchent de voir autre chose que la route devant lui* ». ⁴⁷

⁴³ Hoggart Richard, *La culture du pauvre*, op. cit., p. 351.

⁴⁴ *idem*, p. 352.

⁴⁵ *idem*, p.353

⁴⁶ *ibidem*

⁴⁷ *idem*, p.354

Au final, le boursier de Hoggart illustre parfaitement la théorie de Passeron et Bourdieu quand ils analysent *Les héritiers*⁴⁸ bénéficiant d'un capital social qui ne peut s'acquérir dans son ampleur, sa complexité, ses subtilités que par ceux qui sont nés et ont grandi dans le milieu adéquat. Alors que les autres, d'extraction modeste, trahissent toujours leurs origines, ce qui en fait des parvenus, grossièrement acquis à leur nouvelle cause, auxquels on reproche de trop en faire, de ne maîtriser que les codes les plus évidents, de manquer de nuances, de rester gauches et maladroits, à l'instar de l'étranger toujours trahi par son accent en dépit de ses efforts pour le cacher. Hoggart le dit du boursier déraciné et déclassé qui n'a été formé qu'aux épreuves scolaires comme un « *bon cheval de manège qui n'a été dressé que sur des obstacles artificiels* » mais qui a perdu « *toute capacité d'initiative lorsqu'à l'issue de sa scolarité sans histoires, il se trouve confronté sans préparation à un monde de réalités tangibles et résistantes, à des adversaires déconcertants qui ne respectent pas les règles du jeu* »⁴⁹. Plus pathétique encore, il raconte le devenir de l'autodidacte, tout à la fois déraciné et déclassé. « *Il reste aussi gauche intellectuellement que manuellement, il ne sait pas mieux manier un livre qu'un marteau. L'autodidacte ne peut revenir sur ses pas : toute une part de lui-même se refuse à régresser vers la simplicité chaleureuse des classes populaires dont il sait désormais les limitations, tandis qu'une autre part regrette obscurément le sentiment perdu d'appartenance au groupe "le paradis sans nom qu'il n'a jamais connu".* »⁵⁰. Il est déconcerté et fasciné par le monde nouveau qu'il côtoie, prospère, brillant et nonchalant, sans jamais y être à l'aise, trop occupé qu'il est à « *dissimuler gauchement ses ongles noirs* ». Ayant appris à ses dépens que le sérieux, l'abnégation et le travail si appliqué soit-il, ne suffisent pas pour faire sa place, il est à la recherche de recettes qui lui ouvriraient les portes de la réussite sociale. Il se jette délibérément dans une quête anarchique et sans fin des bonnes manières et du salut culturel. Après tant d'efforts pour lire, voir, écouter, découvrir des artistes et des créations qu'il croyait légitimes et dont il découvre qu'elles ne le sont jamais tout à fait, il attend de la littérature et de la culture plus qu'elles ne peuvent lui en donner.

Son ouvrage autobiographique *33, Newport Street* porte en filigrane cette difficulté d'être, pour un boursier d'extraction modeste. Il raconte sa jeunesse en dehors de l'Université, qui à cet âge, pour des étudiants, même pauvre, est généralement considérée comme une

⁴⁸ Bourdieu Pierre, Passeron Jean-Claude, *Les héritiers : les étudiants et la culture*. Paris, Les Editions de Minuit. 1964.

⁴⁹ Hoggart Richard, *La culture du pauvre. op. cit. p. 355*

⁵⁰ *idem*, p. 358

période radieuse, alors qu'elle n'évoquent pour lui qu'une longue litanie d'emplois occasionnels mal payés, comme employé aux expéditions pour une entreprise de transport à longue distance, ou comme moniteur auxiliaire dans des camps de vacances destinés aux enfants pauvres. Il en est de même pour ses premiers voyages à l'étranger. Il est émerveillé de découvrir de nouveaux paysages : Cologne, le Rhin, Venise enfin, sur lesquels il a tant lu. Mais le récit du périple est loin d'être lumineux, parce qu'il y apparaît pauvre, perdu, « *des vacances intéressantes mais solitaires* » à la limite de l'indigence, à manger des sardines en boîte et à dormir dans des pensions de famille de dernière classe, incapable d'entrer en relation avec d'autres jeunes en voyage eux aussi, mais forcément de condition plus aisée.⁵¹

Au final, après tout cela, que nous reste-t-il de Hoggart ? D'abord, sa place historique dans la fondation des *Cultural Studies*, pour avoir engagé un mouvement d'étude des cultures qui ne se réduise pas à celle des élites ou des peuplades lointaines, mais prenne pour objet la culture des masses laborieuses, du prolétariat, sans la juger, ni l'esthétiser. Sa description des modes de vie des habitants des faubourgs de Leeds au milieu du XXe siècle restera comme un des éléments forts de toute anthologie des cultures populaires, du prolétariat industriel au début de la société de production et de consommation de masse. Ensuite, sa méthode, compréhensive, tout à la fois ethnographique et autobiographique, qui trace une voie difficile, improbable, entre misérabilisme et populisme, et révèle un auteur soucieux, non seulement de mettre à distance son objet, le monde dont il vient, mais encore d'analyser cette mise à distance en n'oubliant jamais d'où il le fait, depuis sa position de transfuge dont il fait un analyste.

Enfin, son étude sans complaisance et sans retenue des difficultés que pose tout processus de mobilité sociale ascendante, parce qu'elle illustre et vérifie parfaitement les théories de Passeron et Bourdieu sur les difficultés, les limites et les échecs des politiques de sélection scolaire, notamment quand elles sont présentées comme une panacée pour réduire les inégalités. La mise en place d'un système républicain et vertueux de promotion d'une sélection rigoureuse des meilleurs éléments d'extraction modeste, ne sert-elle pas surtout à légitimer le pouvoir des élites en place, en masquant que pour l'essentiel, la reproduction des classes dominantes est endogamique. Elles dynamisent le système en introduisant dans le jeu du pouvoir quelques éléments d'origine populaire, soigneusement sélectionnés pour leur

⁵¹ Hoggart Richard, *33 Newport Street*, op. cit., p. 263 et suivantes

intelligence, leurs capacités de travail et leur abnégation, en les cantonnant toutefois dans les allées quand les autres, « les héritiers », se réservent les boulevards pour eux et leurs enfants.

Cet aspect du travail de Hoggart devrait concerner tout particulièrement ceux qui s'intéressent aux politiques de discrimination positive des grandes écoles, de promotion des élites républicaines extraites des banlieues, arrachées à leur communauté ; des communautés abandonnées à elles-mêmes, dont on retire les meilleurs, les mieux adaptés au système scolaire pour en faire des modèles, des exemples vertueux, alors qu'ils servent avant tout à légitimer le maintien d'un système sélectif et discriminatoire et à enterrer les problèmes de la masse des autres. Quand viendra le temps des bilans, celui des résultats de ces politiques, il serait bon que leurs auteurs relisent les derniers chapitres de *La culture du pauvre*.